

russe depuis de longs mois, et qui lui ont valu tant d'outrages !

Nous mêmes, dès le premier numéro de *Contre le Courant*, nous dénoncions le danger qui consiste à masquer la différenciation de classe « en recherchant l'alliance de la « paysannerie » en général »...

Devant la gravité du péril, Staline engage la lutte contre le Koulak. Coup de barre à gauche : cascade de « mots d'ordre » contre le Koulak ; mesures administratives.

Comme il n'y a pas de ligne politique à l'égard de la paysannerie et qu'il emploie des méthodes empiriques, le zig-zag à gauche est brutal ; il procède de l'esprit de panique : pour rassembler le blé, pour forcer le succès de la campagne, on en revient aux méthodes du communisme de guerre, si bien que la *Pravda* donne un avertissement : « L'exagération et les défigurations de la campagne de rassemblement du blé, qui se traduisent en certains cas par l'application de méthodes de réquisitions, doivent être laissées absolument de côté ».

Ces abus viennent renforcer à l'intérieur du Parti la position des liquidateurs Rykov et Kalinine qui accentuent leur politique de droite et qui attendent leur heure...

.

Pour beaucoup, le zig-zag à gauche de Staline contre le Koulak n'est qu'une manœuvre destinée à compromettre, par des excès absurdes, les idées de l'Opposition — comme le putsch de Canton pouvait compromettre, dans une période de reflux, l'idée des Soviets en Chine.

Mais peu importe la psychologie de Staline. Admettons qu'il veuille réellement lutter contre le Koulak, que — nouvel apprenti sorcier — il réalise le danger des forces qu'il a laissé se déchaîner, et dont il n'est plus maître.

Il veut lutter contre le Koulak, mais il lui a sacrifié l'aide révolutionnaire du Parti.

Il veut lutter contre le Koulak, mais il a supprimé les obstacles qui s'opposaient à sa croissance : un mortel régime intérieur a décimé le Parti, l'optimisme officiel a détendu son ressort, les méthodes de la dernière discussion l'ont démoralisé.

Une lutte sérieuse contre le Koulak sup-

poserait l'existence d'une vivante démocratie ouvrière dans le Parti, elle exigerait l'appui actif de tout le prolétariat et de ses organisations : la politique de Staline s'est au contraire appliquée à stériliser ces organisations, à en bannir toute vie et toute initiative.

Ainsi, même si l'offensive contre le Koulak n'est pas une manœuvre destinée à amorcer des mesures liquidatrices, Staline est prisonnier d'une situation qu'il a contribué à créer. On peut prévoir qu'après un simulacre de combat il capitulera devant la droite derrière laquelle se profilent le Koulak, la bourgeoisie intérieure et étrangère. Sinon Staline sera, lui aussi, écrasé.

.

C'est le moment que choisit Piatakov pour capituler devant Staline.

Personne ne s'est étonné de la défection de Zinoviev et Kamenev, dictée par l'esprit de compromis politicien.

La défaillance de Piatakov produit une impression autrement pénible : qu'un révolutionnaire, qu'un militant des plus responsables en vienne, à quelques jours d'intervalle, à renier lui-même tout ce qu'il a dit ou écrit, donnant ainsi un caractère criminel à son activité antérieure, voilà qui n'est pas de nature à rehausser le prestige du Parti dans son ensemble ; voilà surtout qui montre à quel point le régime de l'Appareil a exercé sa déformation sur de bons camarades...

Quelles raisons à cette volte-face ? Cherchons-les, sans nous arrêter aux banalités vides de sens et aux clichés de la Déclaration reproduite dans l'*Humanité* du 1^{er} mars, et dont chaque phrase retentit comme un soufflet sur la face de celui qui l'a signée.

Sans doute Piatakov, devant la crise brutalement déclenchée par la campagne du blé, croit-il à la nécessité de soutenir Staline, sous prétexte que Staline prend dans le Parti une position « gauche » par rapport aux exigences des liquidateurs rendus plus audacieux et plus pressants. Sans doute doit-il alléguer que Staline, dans sa lutte contre le Koulak se rapproche de l'Opposition...

Ce sont là, à n'en pas douter, les raisons de l'attitude de Piatakov, mais ces

raisons n'excusent rien. Elles masquent mal une retraite qui dans la conjoncture actuelle n'est rien moins, qu'un crime contre la classe ouvrière.

Non, il n'est pas permis de tromper le prolétariat en s'associant à la politique de zig-zag pratiquée par Staline, politique jalonée en quelques semaines par la journée de 7 heures, l'exclusion de l'Opposition, le putsch de Canton, les déportations de communistes et le dernier coup de barre « à gauche » contre le Koulak

Celui qui prétend s'autoriser du péril de droite pour capituler devant un centriste — à l'instar des social-démocrates qui entrent dans un gouvernement de coalition — celui-là facilite la victoire de la droite :

La repression contre l'Opposition

Les nouvelles que nous recevons de l'Union Soviétique confirment en général les indications que nous avons données dans notre dernier numéro sur les déportations.

Cependant, Smilga serait dans un village aux environs de Naryme (Gouvernement de Tomsk, en Sibérie) et non à Semi-Palatinsk où il avait été question de l'envoyer. VI. Smirnov est à Bérézov (Nord de la Sibérie) Rafail à Touroukhonsk (sur l'Iénisséï en Sibérie) Beloborodov à Oust-Sysolsk, et Rakovsky à Astrakhan.

Les déportés reçoivent chacun trente roubles par mois : c'est en certains endroits juste ce qu'il faut pour payer la location d'un modeste logement !

En général, la situation des militants oppositionnels moins connus est encore pire. La répression continue : après le départ de Trotsky, on a arrêté à Moscou cent vingt militants de la base, ouvriers, employés, étudiants. Aux environs de Moscou, à Orochevo-Souyévo, on a jeté en prison quatre ouvriers, vieux militants bolcheviks, ayant fait la révolution de 1905. Tous sont traités en contre-révolutionnaires.

Il suffit d'être soupçonné de tendances oppositionnelles pour perdre son travail : encore, la vindicte de Staline ne s'exerce-t-elle pas seulement sur les sympathisants de l'opposition, mais aussi sur les membres de leurs familles qui sont, eux aussi renvoyés de leur travail.

Trotsky, déporté dans les circonstances que nous avons relatées, est arrivé à destination, aux confins du Turkestan et de la Chine, à Vierny, à 100 kilomètres au Nord du lac d'Issyk-Koul, le « lac chaud » (1), dans une contrée quasi-désertique subissant un climat rigoureux et malsain.

Piatakov prépare les voies de Kalinine.

Il n'est pas permis à un militant sérieux de se laisser prendre à des subterfuges aussi grossiers ; la crise de la Révolution russe ne se résoudra pas à travers les combinaisons de Staline, même appuyé de quelques transfuges de l'Opposition : c'est une lutte de classe qui se poursuit. c'est la base de classe qui décide.

Penser à mener cette lutte de classe aux côtés de Staline qui réduit le prolétariat au silence, qui a brisé l'instrument de sa libération, qui déporte les chefs de la Révolution et les meilleurs révolutionnaires, c'est être dupe ou complice.

Un communiste ne peut être ni l'un ni l'autre.

CONTRE LE COURANT.

Sur son voyage et sur son arrivée, un pseudo-télégramme publié dans les *Isvestias* et la *Pravda* et reproduit dans la presse bourgeoise du monde entier, a donné la mesure ignominieuse des staliens : Trotsky a surtout bénéficié, pendant ce voyage, de la surveillance incessante de douze policiers du Guépéou qui se sont installés dans le wagon. Sur quatorze colis qui constituaient son bagage, et qui comprenaient dix caisses de livres et manuscrits, trois caisses de papiers manuscrits ne sont pas parvenues à destination. Elles ont été « volées » en cours de route, déclare-t-on... Oui, volées, malgré la surveillance assidue des douze policiers !

A Vierny, Trotsky est traité comme un prisonnier, il est gardé et ne peut circuler dans la localité. Ses sorties sont soigneusement réglementées.

Par ailleurs, les nouvelles qui nous parviennent de la santé de notre grand camarade sont assez alarmantes : il souffrirait de fièvre élevée et persistante, et cela en l'absence de soins médicaux efficaces.

C'est ainsi qu'au pays de la Révolution d'Octobre, on traite le chef de la Révolution mondiale !

(1) Elisée Reclus : « L'Homme et la Terre ». Décivant cette région, Elisée Reclus s'exprime ainsi : « Un premier bassin fluvial, très septentrional, celui du Tchu, emmène le trop plein de l'Issik-Kul ou « Lac Chaud ». Il mérite à peine d'être mentionné comme lieu de séjour : n'étant pour ainsi dire qu'une indication géographique, un trait d'attente ; ses eaux sont bues par les sables, et le désert y pénètre, ne laissant aux agriculteurs, c'est-à-dire aux civilisés, qu'un espace trop étroit. »